

MON SILLON
OU
LES DEUX CLERCS

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

1869

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2011 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 p.
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE
FAMILLE 244 p. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 p. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 p.
17,00 ☐

AU GALADOC 261 p. 18,00 ☐

BENGALE 225 p. 18,00 ☐

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 p.
16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 p. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À
PARAÎTRE)

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAÏTABLE 209 p. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 p. 19,00 ☐

La bilogie de Duchesse:

LA PETITE DUCHESSÉ 221 p. 18,00 ☐

ALBERTE 215 p. 17,00 ☐

BIGARETTE 152 p. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 p. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE PREMIER
TABLEAU 150 p. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 p. 18,00 ☐

DE TROP 177 p. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 p. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 p. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 p. 18,00 ☐

MANDARINE 281 p. 19,00 ☐

CALINE 231 p. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 p. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 p. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 p. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 p. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 p. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 p. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 p. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 p. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 p., 14 ☐

BONASSE, 274 p., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 p., 13 ☐

DEUX BIJOUX, 141 p., 14 ☐

HISTOIRE INTIME, 258 p., 19 ☐

MON SILLON 201 p., 16 ☐

MON SILLON

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

« Où sont les gars ? »
Telle était la question que formulait un homme de soixante ans environ, aux épaules larges, au visage sanguin à la fois énergique et bon. L'énergie était dans les lignes, la bonté dans l'expression. Il l'adressait à une femme de petite taille, débile et voûtée, aussi blonde encore qu'il avait dû être brun, aussi délicate qu'il était fort, aussi douce d'aspect qu'il paraissait résolu.

« Olivier, Marc et François ne sont pas revenus de la chasse, répondit-elle, Jean est la pêche, Henri au labour.

— Et Charles ?

— Charles, le voilà. »

Elle tendit la main vers le fond du grand jardin potager dont la partie inférieure avait été convertie en verger. Debout, appuyé contre le tronc penché d'un pommier, dont la tête ronde et feuillue le préservait du soleil, un jeune homme lisait.

Le vieillard le regarda un instant fixement, tristement, et s'assit tout songeur.

Il était rare que la figure ouverte de Monsieur Després, qu'une barbe blanchissante commençait à rendre vénérable, s'assombrît ainsi. Son expression ordinaire était celle d'une bonne humeur à peu près inaltérable qui prenait sa source, d'une part dans la fermeté calme de son caractère, de l'autre, dans la tranquille

félicité d'une vie qui aurait pu compter parmi celles qui méritent le nom d'heureuses. Né et élevé dans une position également éloignée de la richesse ouvertement fastueuse et de la pauvreté péniblement déguisée, il n'en avait jamais ambitionné d'autre. Sa jeunesse avait été austère. Après avoir fait son droit à Rennes en dépensant neuf cents francs par an, il avait laissé la chicane pour s'occuper d'agriculture. En se mariant, comme il était jeune et peu riche, il s'était fait nommer juge de paix de Damper et il avait vaillamment porté son double labeur. C'était un magistrat consciencieux et un cultivateur expérimenté, il ne faisait point de l'agriculture en amateur, c'est-à-dire en y perdant beaucoup ; il payait de sa personne comme un fermier riche. S'il ne mettait pas la main à la charrue, il était là, dirigeant tout avec intelligence ; se méfiant, non sans raison, de l'utopie, mais toujours à l'affût pour saisir le progrès utile. Aussi, en quelques années, son domaine patrimonial, dont dépendaient de vastes terrains jusque là incultes, avait-il doublé de valeur. L'ordre et l'économie avaient fait le reste, et sa fortune s'était notablement arrondie. Cela ne le rendait pas peu fier ; mais ce qui faisait par dessus tout son orgueil, c'étaient ses six garçons, *ses gars*, comme il les appelait. Il était certain que la famille Després tranchait d'une manière saisissante sur la masse dampéroise ; on la regardait comme le type de la famille, digne encore de s'intituler patriarcale. Ce juge de paix de campagne avec son intelligence fortement nourrie, son caractère droit, sa volonté inflexible, avait fait de ses enfants des hommes, et on pouvait à bon droit admirer comment il avait su se montrer assez fort et assez doux pour discipliner cette ardente jeunesse et conserver intacts son respect et son amour. Il y avait eu des moments difficiles. Quelque légitime et quelque juste que soit l'autorité, par cela même qu'elle est l'autorité, elle a, jusque dans les familles, à étouffer bien des germes de révolte, à triompher de bien des tentations de folle indépendance. Le père de famille avait lutté et il était resté vainqueur. Tout en laissant à ses enfants, à mesure qu'ils grandissaient, une liberté mesurée, tout en tenant compte de leur opinion dans les questions générales et en leur abandonnant l'initiative dans les questions

personnelles, il était deux points sur lesquels il n'avait jamais transigé : le travail et les devoirs religieux dans leur grave et strict accomplissement.

De quelque côté que revînt l'oiseau voyageur au nid et quelque vigueur qu'eût acquise son aile, quelque degré de science qu'eût franchi le jeune homme, ses habitudes redevenaient ce qu'elles avaient été et il en reprenait le joug bien léger. Il travaillait de corps ou d'esprit, il préparait les aliments de son activité physique ou intellectuelle, suivant ses goûts ; mais il ne restait pas entièrement oisif. D'un autre côté, quel que fût l'emploi de sa journée, il se retrouvait dans la salle commune à l'heure fixée pour la prière du soir et il était inutile d'arranger des parties de plaisir pour la matinée du dimanche elle appartenait à Dieu.

Enfants et adolescents, cela avait été pour eux une affaire d'obéissance et d'habitude ; hommes, c'était devenu l'accomplissement d'un devoir, un acte libre, et, chez ceux que le vent de l'incrédulité avait effleurés, un acte de déférence envers leur père, qui avait conservé la vieille idée d'appuyer son autorité sur celle de Dieu.

Au reste, jusque-là, à part les nuances disparates qui commençaient à s'accuser, la famille Després avait formé un tout parfaitement homogène. La règle reconnue invariable était franchement acceptée, le chemin nettement tracé, et les jeunes gens y marchaient à la suite de l'honnête homme qui était leur père. Et, pour chacun d'eux, le moment heureux de l'année était encore celui où ils se retrouvaient sous le toit hospitalier de la maison paternelle. Aucune sorte de comparaison n'avait pu enlaidir à leurs yeux ce vieux logis perdu l'été sous l'ombre épaisse de ses chênes trapus, et montrant l'hiver à l'entrée de la petite ville, dont il était comme la sentinelle avancée, son toit moussu et ses cheminées toujours fumantes.

Il y avait quelques mois, à la suite d'une indisposition assez grave, Monsieur Després avait résigné ses fonctions de juge de paix. Le fardeau légèrement porté par l'homme de quarante ans était devenu lourd pour les épaules de l'homme de soixante, et la direction de ses travaux agricoles suffisait largement à l'emploi de

ce qui lui restait d'activité. En ce moment il arrivait de la ferme dont les premiers bâtiments touchaient à l'enclos dans lequel avait été taillé le jardin potager, et il venait retrouver, dans la salle commune, sa femme qui y travaillait solitaire. Cette salle, comme tous les appartements de la vieille maison, avait de vastes proportions et était meublée avec une simplicité qui ne se rencontre plus. Des rideaux de calicot frangé opposaient leur tissu mat aux rayons du soleil qui avait toujours sa libre entrée ; une ligne de solides chaises de paille courait le long des murs, interrompue de distance en distance par un fauteuil jaune en velours d'Utrecht aussi antique comme forme que râpé comme étoffe ; une table de châtaignier, formant un carré long et portée sur de primitifs tréteaux, occupait le milieu de l'appartement, et, au fond, faisant face à une cheminée béante dont la boiserie de chêne avait revêtu le plus beau vernis, un buffet aux larges battants montrait ses splendides ferrures de cuivre.

Rien n'était changé dans la maison depuis un quart de siècle, et Monsieur Després se vantait de n'y avoir pas introduit un meuble nouveau.

« Il n'y a d'intrus ici que ce petit joujou, » disait-il parfois, en désignant du geste un fauteuil bleu moelleusement capitonné, ordinairement occupé par sa femme.

Et il ajoutait gaiement :

« Aussi s'est-il glissé ici un soir, en sournois, porté par les gars, qui l'envoyaient d'autorité à leur mère. »

Cette absence de luxe, ce parti pris de simplicité, avaient produit ceci, c'est que l'aisance, la véritable, la solide aisance, avait élu domicile dans le ménage Després. Ceux qui assistaient aux grands dîners, qui se donnaient de loin en loin, savaient quelles richesses renfermaient les vieilles armoires de chêne. Quant à leurs enfants, dûment avertis qu'ils étaient qu'on n'agissait ainsi qu'en vue de leurs intérêts à venir, ils se faisaient à l'idée de voir les délicatesses du confort moderne demeurer inconnues à la maison paternelle.

« Les meubles s'usent, les champs restent, » avait dit fort judicieusement le père de famille quand des sollicitations timides s'étaient fait entendre.

Et la maison pleine d'habitants débordant de jeunesse, avait conservé son vénérable aspect.

« Nous sommes aujourd'hui au 20, je crois, dit tout à coup Monsieur Després en secouant la tête comme pour renvoyer une pensée pénible.

— Oui, Marc, répondit sa femme sans interrompre son travail.

— C'est donc aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage, ma femme. Il y a aujourd'hui vingt-neuf ans que tu es entrée ici en maîtresse.

— Vingt-neuf ans ! répéta madame Després, comme le temps passe ! vingt-neuf ans déjà ! »

Elle avait mené une vie rude, la faible femme ; elle avait porté vaillamment le lourd fardeau des obligations maternelles, et, vieillie, épuisée physiquement du moins, elle disait : « Déjà ! »

Ses doigts s'arrêtèrent, elle leva les yeux vers son mari, leur regard se croisa et, par un mouvement spontané, ils se tendirent la main en souriant. La main brune, velue et encore vigoureuse de l'époux enserra dans une affectueuse étreinte la main amaigrie de la douce et courageuse compagne de sa vie, et il reprit en s'appuyant au dossier de son siège :

« Nous avons fait, non sans peine, la grande partie du chemin, Marie ; mais, Dieu merci, ceux qui viendront après nous trouveront la route aplanie. On leur a mis l'outil dans les mains. À eux maintenant de tracer leur sillon.

— Les pauvres enfants sont pleins de bonne volonté, » dit la mère avec une orgueilleuse tendresse.

Monsieur Després hocha la tête.

« Pas tous, pas tous, je le crains, » murmura-t-il.

Son œil gris alla chercher le jeune homme assis au fond du jardin, et, se retournant brusquement vers sa femme :

« J'en ai toujours eu le pressentiment, dit-il, d'une voix singulièrement émue, Charles nous échappera, il nous fera du chagrin. »

Madame Després tressaillit et devint toute pâle.

« Marc, Marc, murmura-t-elle d'un ton de reproche.

— Que veux-tu, Marie, il m'inquiète.

— Ah ! tu as toujours jugé sévèrement ce pauvre enfant, dit la mère avec angoisse, et il s'en est bien aperçu.

— Il n'a pas pu s'en apercevoir. Quand je me suis montré sévère, c'est qu'il le fallait, il a été un enfant triste, paresseux, raisonneur, taquin, mécontent. Ces défauts ont grandi et je crains beaucoup pour l'avenir.

— Mais il n'y a pas lieu de craindre. Depuis deux ans il va très régulièrement à son étude et il ne parle plus de nous quitter.

— Non, mais il en a la pensée, rien ne peut m'ôter de l'esprit qu'il en a la pensée. Tout travail sérieux le dégoûte, il s'isole de ses frères, leurs distractions ne sont plus les siennes.

— Parce que ses goûts sont différents des leurs. Il est plus faible qu'eux, d'ailleurs, il l'a toujours été.

— Enfin, je ne demande pas mieux que de supposer que je me trompe, mais depuis quelques mois j'en suis sans cesse occupé. Charles, avec son caractère à la fois faible et tenace, n'a pas résisté comme ses frères à l'air malsain des grandes villes, il en est revenu le cœur et l'esprit malades, et il n'a pas suivi mes conseils pour la guérison. Il lit beaucoup, beaucoup trop de ces ouvrages d'imagination qui excitent son pauvre cerveau. Et maintenant notre vie simple, austère, notre vie de famille lui paraît ennuyeuse, énervante. Cela ne lui suffira pas, car, tranchons le mot, c'est un ambitieux.

— Dans tous les cas, faudrait-il s'en étonner, Marc ? Ah ! le bonheur complet, je le sais bien, eût été de voir nos enfants sans exception se fixer autour de nous ; mais il serait égoïste de le désirer et insensé d'y compter. Nous n'avons pas à nous plaindre. Voilà Olivier à tout jamais fixé à Damper, Marc n'est pas loin, Henri fait de l'agriculture sur nos terres, Jean s'est engagé à ne pas quitter le diocèse, Francis, son droit fini, pourra bien trouver une

bonne étude ou s'établira comme avocat dans le département. Si Charles avait d'autres désirs, ne serait-il pas déraisonnable de nous y opposer ?

— Je ne m'y opposerais que dans une certaine mesure et pour son bien ; mais, je l'avoue, je regretterais amèrement de le voir dédaigner l'avenir qui s'offre à lui. Avec cette étude de notaire qui, depuis qu'elle est tombée entre des mains habiles, a triplé de valeur, il peut faire loyalement et rapidement sa fortune. Que trouvera-t-il de mieux ailleurs ?

— Quelque chose plus en rapport avec ses goûts, peut-être.

— Tu veux dire avec le caprice du moment. Voilà précisément le reproche que je lui fais. Il se laisse aller à des répugnances contre l'état qu'il a choisi lui-même et que je ne lui ai pas permis de quitter, mais il n'a aucune envie de se fixer irrévocablement ailleurs. Pourtant, qui veut la fin veut les moyens. Il s'agite, il se plaint, il rêve la fortune, il voudrait percer ; mais, dans les vingt routes qui se sont offertes ou qui peuvent s'offrir à lui, il n'en a pas choisi une.

— Est-ce qu'il t'aurait dit catégoriquement qu'il renonçait au notariat ?

— Non, mais ce matin il a prononcé devant moi une phrase qui m'a fait mal.

— Laquelle ?

— Je souhaitais la bienvenue à ce jeune homme qui nous est arrivé comme receveur de l'enregistrement, je lui énumérais les distractions dont il pourrait prendre sa part :

« Monsieur, a dit Charles, je vous avertis que mon père est un Dampérois fanatique ; je vous donne un mois pour juger de ces distractions dont il parle et qui, je vous le jure, ne vous empêcheront pas de mourir d'ennui. »

« Il y avait dans son accent une amertume que je ne puis rendre. L'étranger a voulu tourner la chose en plaisanterie :

« Ainsi donc, a-t-il dit, tout Dampérois que vous êtes, vous ne cherchez pas le bonheur à Damper. »

« Charles a répondu : « On ne cherche pas le bonheur là où l'on est sûr de ne pas le rencontrer. »

— C'est une manière de parler, Marc, je t'assure que ce n'est qu'une manière de parler.

— Je le souhaite. Puisse-t-il du reste rencontrer ailleurs qu'à Damper le bonheur chimérique qu'il rêve ! Mais, quant à obtenir sur sa part d'héritage les concessions qu'il désire, jamais. Tant que j'aurai la force de tenir la corde qui empêche ce ballon sans lest d'aller se perdre dans les nuages pour retomber brisé par terre, je la tiendrai.

— Et tu n'auras pas tort, Marc. Bien qu'il soit pénible de résister à ses propres enfants, je le dis en conscience, il est quelquefois sage de le faire. Et puis, toutes ces bouffées d'ambition, d'amour du changement, passeront comme passent les mauvaises petites fièvres du printemps. Dans ce moment il va bien, à quoi bon redouter l'avenir ? Il est au mieux avec son patron, et sais-tu que Méliste est devenue bien gentille ? J'ai quelquefois idée qu'elle influera sur ses projets d'avenir et que tôt ou tard elle lui fera aimer Damper. »

Monsieur Després hocha la tête.

« Lui se marier à une femme pauvre ! dit-il, non, non. Bon pour Marc, pour Olivier, qui ont le bon esprit de se trouver heureux comme ils sont, mais pas pour lui.

— Pourtant, s'il a de l'affection pour elle ?

— Ma pauvre femme, on n'aime plus comme de notre temps, on ne se contente plus de ce que nous appelions l'aisance, on ne sait plus accepter l'économie et par conséquent le sacrifice dans le présent pour assurer l'avenir. Tu n'as donc jamais entendu ton fils Charles raisonner là-dessus ? Ne nous abusons pas, jamais de son plein gré notre vie ne sera sa vie.

— Peut-être, peut-être.

— Non, non, et si tu voulais me...

— Chut ! Marc, je crois que j'entends les enfants. »

Monsieur Després prêta l'oreille.

La cour silencieuse s'emplissait de bruits, on entendait un murmure confus où se confondaient des appels, des rires, des aboiements.

« Ce sont eux, » dit-il.

Et il ajouta en souriant :

« En font-ils du vacarme ! »

C'étaient eux, en effet, et cinq minutes plus tard, ils entraient dans le salon.

CHAPITRE II

QUELS enfants c'étaient ! Figurez-vous cinq beaux garçons dont le plus petit avait cinq pieds trois pouces, et celui-là, c'était le plus jeune, l'adolescent, l'imberbe, l'étudiant enfin. S'ils avaient de la vigueur, les gars, ils ne manquaient ni de grâce ni de beauté. Trois d'entre eux portaient de longues guêtres de toile, des chapeaux de grosse paille et une vareuse bleue qui dessinait bien leur taille souple et forte, c'étaient les chasseurs ; un autre avait la figure rasée et les cheveux longs, une soutane noire enserrait ses membres musculeux, c'était le séminariste ; un troisième était vêtu des pieds à la tête de coutil gris, c'était l'agronome.

L'un après l'autre ils vinrent présenter leurs joues brunes et chaudement colorées aux lèvres de leur mère, et puis ils s'assirent et chacun raconta l'emploi de sa matinée. Marc, Olivier et Francis arrivaient de la forêt et avaient à proclamer la capture d'un chevreuil, l'abbé Jean annonçait à sa mère qu'il avait rempli son panier de truites, Henri exalta la docilité d'un jeune cheval qui venait de donner son premier coup de collier à la charrue.

Comme ils finissaient l'exposé de ces hauts faits, la porte vitrée s'ouvrit devant un nouveau venu. Celui-là était de taille moyenne, grêle et blond comme sa mère, il n'avait ni la franchise de physionomie ni la hardiesse d'allure de ses frères. Ses yeux gris avaient le regard inquiet et perçant, et son jeune front était déjà plissé comme celui d'un vieillard, Il portait sur sa figure écrit en très lisibles caractères ce nom d'ambitieux dont son père venait de le qualifier.

Son entrée ne fit pas cesser la conversation, et il n'y prit point une part active. Assis, les bras croisés, la tête légèrement renversée en arrière, il suivait d'un œil vague, dans la partie du ciel qu'il apercevait, les nuages légers qui y dessinaient les plus étranges figures.

« Ma mère, je meurs de faim, dit tout à coup Olivier, l'aîné.

— Eh bien, mon fils, il faut manger, » répondit madame Després, qui essayait en ce moment, mais en vain, d'enfiler sa fine aiguille.

Et elle ajouta :

« Mes yeux s'en vont. »

Cinq mains se tendirent vers elle et cinq voix dirent :

« Donnez, maman. »

Elle sourit et passa le fil et l'aiguille à Olivier, qui la touchait. Olivier était le plus grand, le plus fort et le plus doux parmi les gars. Sous les épaisses moustaches châtain clair qui ornaient sa belle figure, se dessinait le meilleur sourire, et sa voix pleine avait une singulière douceur d'accent. Il arrive ainsi très souvent que ce sont les forts qui sont doux. Il prit avec toutes sortes de précautions l'aiguille, qui devint invisible entre ses doigts, et, de l'air le plus sérieux du monde, il l'éleva à la hauteur de ses yeux. Ses frères riaient de ses efforts, moins Charles, qui demeurait taciturne.

Quand après plusieurs tentatives infructueuses le fil parut de l'autre côté du chas, un hurra formidable se fit entendre.

« C'est aujourd'hui vendredi, jour de crêpes, reprit Olivier, qui ne perdait pas sa faim de vue ; sont-elles commencées, maman ? »

— Oh ! certainement, répondit madame Després, et vous pourriez prendre rang pour dîner dès maintenant.

— Au premier arrivé la première ! » dit Francis en bondissant vers la porte.

Tous se précipitèrent à sa suite comme de vrais enfants.

Monsieur et madame Després se regardèrent en riant.

« La cuisine va être prise d'assaut, » dit Charles, avec un sourire équivoque qui donnait à ses paroles une teinte prononcée d'ironie.

Il disait vrai. Les jeunes gens arrivèrent comme un ouragan dans la vaste cuisine, où la vieille Suzanne se livrait à la confection du mets breton qui était de fondation, le vendredi.

Sur le large foyer de pierre deux poêles s'entouraient de flammes, et la vieille servante, armée de sa noire spatule, allait de l'une à l'autre.

En entendant le galop des arrivants elle tourna la tête, et un sourire éclaira sa figure ridée et ruisselante de sueur. Pour elle aussi c'étaient toujours les enfants, que ces beaux garçons qu'elle avait vus si petits ; elle les appelait toujours familièrement par leur nom, excepté Jean. Depuis qu'il était entré dans la milice sacrée, depuis surtout qu'il avait revêtu la soutane, son affection pour lui s'était nuancée de respect et c'était avec une sorte de majesté qu'elle excusait les préférences qu'elle lui accordait, en disant : « C'est pour votre frère l'abbé. »

« Bon ! dit-elle en voyant Olivier enlever délicatement de dessus sa spatule la crêpe dorée qui y pendait, ils vont manger toutes mes crêpes à présent !

— Des crêpes ! ma bonne, vite des crêpes ! criaient les autres.

— C'est le feu qui les fait, et vous attendrez, répondit Suzanne en essayant de prendre l'air renfrogné.

— Nous n'attendrons pas, réchauffe celles-là reprirent-ils en cœur.

— Allons, allons, ne criez pas tant et asseyez-vous, » dit-elle en plaçant d'un tour de main deux crêpes déjà faites sur les poêles fumantes.

Contre la fenêtre ouverte qui donnait dans la cour et autour de laquelle une vigne laissait pendre en festons ses feuilles découpées, il y avait une longue table de chêne brillante de propreté. Les jeunes gens s'assirent sur les bancs placés autour de cette table. Suzanne improvisa le couvert et sortit bientôt de dessous le manteau de la cheminée, portant sur sa spatule une crêpe fumante pliée en triangle.

Toutes les assiettes se levèrent.

Elle recula et avec un geste d'autorité :

« Chacun son tour, » dit-elle gravement en la laissant tomber sur l'assiette de Jean.

Les jeunes gens étaient en gaieté, et cela les amusait toujours très fort de faire enrager leur vieille bonne sur les préférences marquées qu'elle témoignait à l'abbé.

Ils se récrièrent donc.

« C'était l'injustice. C'était un passe-droit. »

Tout ce que disent les gens qui sont lésés ou qui croient l'être.

« Oui, oui, cela doit aller par rang d'âge, et je suis le plus jeune, » s'écria en dernier lieu Francis en échangeant prestement son assiette contre celle de son frère l'abbé.

Il s'ensuivit, de cette manière d'interpréter la loi de préséance, un tumulte, une bataille pour rire qui redoubla la confusion, et quand Suzanne à moitié assourdie, se représenta avec d'autres crêpes pour calmants, toutes les voix crièrent avec un ensemble désespérant :

« À moi ! à moi ! »

Mais elles se turent soudain. Du dehors une voix jeune, vibrante et certainement féminine, avait aussi crié : « À moi ! » et contre la fenêtre, s'encadrant dans le feuillage mouvant, avait surgi le visage rieur d'une jeune fille. Cette fraîche créature, sur les cheveux blonds de laquelle le soleil mettait des reflets vraiment éblouissants, dont la bouche rose entr'ouverte par un rire franc laissait voir un double rang de dents blanches et fines, avait une physionomie mutine et spirituelle d'un charme tout particulier.

Elle s'accouda sur la fenêtre le plus naturellement du monde, et, ainsi posée dans son attitude gracieuse, sous son rayon de soleil et son berceau de feuilles de vigne, elle aurait pu servir de modèle dans quelque fantaisie allégorique représentant le Printemps souriant à l'Été.

« Bonjour, messieurs ! dit-elle gaiement. Quel tapage vous faites ! ma tante et moi nous vous entendions du jardin. Ah ! ma pauvre Suzanne, que je vous plains ! »

Les jeunes gens l'avaient saluée en souriant, et le brun Olivier avait prodigieusement rougi. Peut-être était-ce la chaleur du foyer qui lui montait à la figure.

« Peut-on vous en offrir, Méлите ? dit Francis en allant lui mettre une assiette blanche sous le nez.

— Non, non, je ne suis pas venue dîner, mais dire un petit bonjour à ma tante et prier Charles, de la part de René, de se rendre tout de suite chez son patron dont la maladie fait des progrès tellement rapides, qu'il en est effrayé.

— Vous trouverez Charles au salon, dit l'abbé. Monsieur Doublet n'est pas dangereusement malade, n'est-ce pas ?

— Mai il paraît qu'il est très malade, au contraire.

— Il faut lui envoyer une crêpe, dit gravement Francis ; les crêpes de ma bonne donneraient de l'appétit à un mort.

— Mauvais plaisant ! » dit Mélite.

Et elle disparut.

Olivier se leva.

« Où vas-tu, Olivier ? c'est à ton tour maintenant dit Suzanne en le saisissant par sa vareuse.

— Mon tour, je n'y tiens vraiment pas, répondit-il ; l'à-compte que j'ai pris me fera attendre midi. Charles peut être sorti du salon, et il faudra bien que quelqu'un aille à sa recherche. Je vais m'assurer qu'il est encore là !

— Et sans doute questionner plus longuement Mélite sur l'état de Monsieur Doublet ? ajouta Francis en se pinçant les lèvres. Bon cœur, va ! »

Les autres sourirent discrètement. Parmi les gars, en effet, il y en avait deux pour lesquels la jeune fille était autre chose qu'une cousine au douzième degré. Charles, que ses succès dans les salons de Dampier avaient rendu fat, daignait la trouver jolie et lui prodiguer de ces fins compliments, de ces délicates flatteries dont il avait le secret. Olivier ne lui faisait de compliments que par ses yeux, qui lui disaient bien franchement et bien ouvertement qu'il la trouvait charmante. Il n'y avait donc pas à craindre qu'il perdît une seule des fréquentes visites que la jeune fille faisait à madame Després, dont elle était devenue la plus proche voisine. Les deux jardins se touchaient, et il y avait même une porte de communication. Mélite chargée ce jour-là d'une commission pressée, n'avait pas pris le temps de revêtir ses vêtements de rue. Si le trajet à faire par le jardin était deux fois plus long, elle avait pu le faire seule, en courant, ce qui lui paraissait infiniment agréable.

Comme Olivier se présentait dans le salon, il trouva Monsieur Després et Charles qui sortaient pour se rendre à l'invitation de Mélite. Charles était sérieux et très pâle. La nouvelle du danger

imminent dans lequel se trouvait son patron l'avait impressionné, car il rattachait à cette mort plus ou moins prochaine l'importante question de son avenir. Dans la famille il était convenu qu'il succéderait au vieux notaire ; mais, ainsi que le pressentait le père, il ne ratifiait point du tout ce projet qui le rivait à Damper, et il ne voyait pas non plus sans un frémissement intérieur approcher le moment où il entrerait dans une voie de résistance ouverte contre l'autorité paternelle.

CHAPITRE III

POUR arriver chez le notaire Doublet, Monsieur Després et son fils eurent à traverser deux rues étroites et mal pavées au milieu desquelles une traînée de boue grisâtre remplaçait, dans les temps secs, le ruisseau épais qui y coulait lentement l'hiver. Ces rues aboutissaient à une petite place qu'on avait glorieusement baptisée du nom de place Louis-Philippe, lors des fameuses journées de Juillet de l'année 1830. Depuis, cette place était devenue le Forum de Damper. Au mois de mai 1848 on y avait solennellement planté, au bruit de la fanfare des pompiers jouant *la Marseillaise*, un arbre de la liberté tout frais arraché de la forêt voisine. La transplantation lui avait si peu réussi, qu'il n'était plus qu'un bâton desséché au moment où les mains zélées qui l'avaient fait introduire entre les pavés irréguliers se préparaient dans l'ombre à l'en faire sortir. On trouva généralement que le pauvre plant aussi languissant que séditieux avait aussi bien fait de ne pas reverdir et d'être mort de sa belle mort. Il disparut de la place sans que personne autre qu'une vieille femme de la campagne y prit garde. Les jours de marché elle avait l'habitude d'y attacher son âne dont l'humeur était difficile et elle regretta beaucoup ce piquet qui lui permettait d'isoler l'animal quinteux.

Autour de cette place s'élevait, ce qu'on appelait à Damper, les édifices publics : l'hôtel de ville, une vieille maison moyen-âge, contre les fenêtres de laquelle les araignées tissaient fort tranquillement leurs toiles ; le collège communal, un grand bâtiment moderne de l'aspect le plus commun ; la halle et la justice de paix, l'une portant l'autre, et enfin l'église. Ce dernier édifice effaçait naturellement tous les autres. La vieille église avec ses fenêtres à meneaux flamboyants, ses contreforts ornés de flèches, son portail sculpté, sa tour élancée, était le seul et véritable monument de la ville de Damper. Elle faisait son ornement depuis des siècles, et le siècle nouveau n'avait rien bâti qui lui fût comparable.

Sur la place et dans les rues avoisinantes, les rez-de-chaussée étaient convertis en boutiques du plus modeste aspect. Deux maisons seulement faisaient exception et contre celles-là brillèrent les panonceaux dorés. Charles et son père se dirigèrent vers la plus humble. Une vieille femme, dont la figure semblait recouverte par le plus jaune des parchemins contenus dans les cartons de son maître, leur dit sans attendre de questions que Monsieur Doublet était au plus mal, qu'il ne passerait pas la semaine, et, tout en répétant les suppositions du médecin et ses propres oracles, elle les précéda dans le corridor sombre. Ils avaient à peine fait quelques pas que Charles l'arrêta en lui mettant la main sur l'épaule.

« Je ne viens pas aujourd'hui pour travailler, Perrine, dit-il, je viens avec mon père pour voir Monsieur Doublet. Est-ce qu'il ne voudrait pas nous recevoir en ce moment ? »

— Monsieur Doublet est là, répondit Perrine en levant les yeux au ciel. Le papier ne lui a-t-il pas toujours tourné la tête. Il ne restera dans sa chambre que quand il sera tout à fait mort, le pauvre homme !

— Comment ! il est descendu ? demanda Monsieur Després.

— Sur les jambes d'un autre, oui, monsieur. Il est là tout habillé, au lieu d'être bien chaudement sous ses draps. Il n'y a pas eu moyen de le retenir. J'ai fini par dire au médecin et à mam'zelle de le laisser faire. À quoi bon le contrarier ? Si c'est son idée d'aller mourir là, il y ira. »

En prononçant ces paroles, Perrine ouvrit une porte sur laquelle le mot « Étude » était imprimé en noir, et les deux visiteurs entrèrent.

On eût dit que tout se passait comme à l'ordinaire dans le triste et silencieux appartement où l'on respirait une forte odeur de papier vieilli.

Outre le saute-ruisseau, un gamin à la mine éveillée qui, tout en écrivant, regardait surnoisement vers la place, il y avait deux clercs. L'un était jeune homme de haute taille au teint foncé, à la figure pensive. Son extérieur était soigné, bien qu'il fut assez pauvrement mis, et il feuilletait machinalement un volumineux

dossier, qu'il regardait beaucoup moins que le bureau du fond, vers lequel son regard expressif semblait invinciblement attiré. L'autre, beaucoup plus âgé, était un pauvre diable râpé, grasseyeux, qui avait fait la sottise d'abandonner sa charrue pour venir gagner dans ce morne réduit de maigres appointements qu'il aurait pu gagner en travaillant et joyeusement en plein air. Il lisait avec recueillement les pages volantes et timbrées étalées devant lui dans un ordre rigoureux. Au fond de l'appartement, assis dans son fauteuil de cuir, devant le large bureau surmonté d'une bibliothèque dont les rayons pliaient sous les épais volumes de jurisprudence et les cartons verts convenablement gonflés, se trouvait le notaire, c'est-à-dire un squelette habillé, voulant se donner l'air de vivre. Le pauvre homme avait revêtu la culotte grise, le gilet de drap noir à revers, la redingote au collet droit et large qui formaient sa toilette de maison et de rue ; il avait voulu qu'on plaçât dans ses solides souliers à lacets les pieds débiles qui ne pouvaient plus le soutenir, et il s'était coiffé de la casquette plate qui, depuis bien des années projetait l'ombre de sa longue visière sur un visage d'une laideur extrême, mais sur lequel, après examen, on découvrait une sorte d'intelligence patiente qui en atténuait la vulgarité.

Il était là la figure livide, les yeux pleins de fièvre, les lèvres desséchées par le souffle brûlant qui sortait de sa poitrine oppressée. Ses mains tremblantes ne pouvaient plus tenir la plume, son regard affaibli était incapable de se fixer sur un objet ; mais il était là à son poste, dans ce coin obscur de son étude où s'était passée la plus grande partie de sa vie.

Autour de lui tout suivait son cours ordinaire, puisque les clercs, moins Charles, étaient à leur besogne ; mais la présence d'un sixième personnage venait révéler que quelque chose d'anormal se passait.

À quelques pas derrière le fauteuil du vieillard, appuyée contre la boiserie sombre et soutenant dans ses mains un bol de faïence bleu d'où s'échappait une légère vapeur, une femme se tenait debout. Un rayon qui trouvait un passage de hasard à travers un petit carreau fraîchement remplacé dans la fenêtre poudreuse,

mettait en lumière sa tête et la partie supérieure de son buste, et son immobilité était telle, qu'une personne arrivant du dehors eût pu croire un instant qu'elle avait un portrait devant les yeux. C'eût été un rayonnant portrait.

Et vraiment les distractions du clerc aux cheveux bruns s'expliquaient.

Cette figure de femme avait une grande pureté de ligne, une grande délicatesse de contours. La toilette était misérable ; mais la jeunesse dans sa sève et la beauté dans sa fleur peuvent, à la rigueur, se passer des agréments de la toilette. Une tristesse indicible était peinte sur les traits de la jeune fille, dont les grands yeux veloutés ne quittaient pas le moribond. Ce beau visage sans larmes, dont les frémissements révélaient qu'il coulait des larmes intérieures, faisait mal à voir. À l'entrée de Messieurs Després, la statue s'anima. Quittant sa pose accablée, la jeune fille releva la tête et se pencha en avant.

« Tuteur, voici Monsieur Després, » dit-elle.

Le notaire ouvrit les yeux.

« À boire ! » fit-il.

Elle s'approcha tout près de lui et fit couler entre ses lèvres quelques gouttes de la tisane qu'elle portait.

« C'est bien, reprit le malade en essayant de se redresser, je me sens mieux. Bonjour, Charles ; bonjour, Després ; Fanny, dis donc à René, à Monsieur Jacques et au petit Jules qu'ils peuvent aller faire un tour, je veux être seul un moment. »

La jeune fille posa le bol sur le bureau, et, après avoir rendu silencieusement le salut que lui adressaient les deux visiteurs, elle alla s'acquitter de sa commission.

Les clercs obéirent sur-le-champ, et elle revint reprendre son poste derrière le fauteuil du vieillard.

« Comment vous trouvez-vous, Doublet ? avait demandé Monsieur Després en s'asseyant en face de lui.

— Mal, très mal, aussi mal que possible.

— Alors, vous avez eu tort de quitter votre chambre ; quand on souffre, on ne travaille pas. »

La tête de Monsieur Doublet oscilla sur l'oreiller contre lequel elle s'appuyait.

« Travailler ! dit-il, je n'ai plus la prétention de travailler, je crois bien que mon dernier acte est fait, mais... »

Il se tut, son regard fit lentement le tour de l'étude, monta vers le plafond jauni où se voyait autant d'argile que de plâtre et sur lequel ces écorchures traçaient les plus capricieuses arabesques et les figures les plus fantastiques, et il ajouta d'une voix faible, quoique parfaitement distincte :

« Mais je ne me trouve bien qu'ici. C'est ici que j'ai passé ma vie. Dans ce coin où je suis en ce moment j'ai copié mes premières minutes, il y a de cela longtemps, bien longtemps. J'avais quinze ans, j'étais pauvre et chétif, je n'aurais pas osé penser qu'un jour j'achèterais l'étude, et pourtant ce jour-là arriva. Le père de Fanny, qui était riche alors, m'avança les quinze mille francs nécessaires sur ma seule parole, et dix ans après j'étais quitte envers lui. Si j'avais encore vécu quelques années, je serais mort content. Sans faire tort aux enfants de mes frères, j'aurais laissé une fortune à Fanny.

— Oh ! ne vous occupez pas de moi, dit la jeune fille tristement.

— C'est cependant de toi que je m'occupe le plus, mon enfant. En t'adoptant après la mort de ton père, j'ai voulu reconnaître les services qu'il m'avait rendus et contribuer à ton bonheur en ce monde. Je meurs trop tôt, trop tôt pour toi. Au commencement j'avais tant de charges, l'étude à payer, une famille à soutenir, il fallait y regarder de près et ta vie n'a pas été agréable. Ne me dis pas le contraire, j'ai été jeune aussi sans que cela parût. J'étais si seul et si pauvre, que personne n'y prenait garde. Le travail m'a consolé. Mon étude est, après toi ce que je regrette en ce monde. Et c'est pour vous parler de mon étude que je vous ai fait appeler, messieurs. »

Il se tourna vers Monsieur Després et lui dit :

« Vous êtes généreux, Després, vous m'avez toujours dit que vous ne me regardiez pas comme responsable de l'injuste partage

fait entre les biens de celui dont votre père et le mien ont hérité dans le temps.

— Et je le dis encore, dit vivement Monsieur Després. Que votre père ait abusé de l'influence qu'il avait sur l'esprit du grand-oncle et se soit fait donner le gros lot, c'est parfaitement prouvé ; mais je vous ai toujours regardé comme très innocent de la chose et comme d'autant plus innocent qu'en définitive vous n'avez jamais joui de cette fortune-là, puisqu'elle était mangée avant votre naissance.

— Je ne dis pas ; mais vous ne vous en êtes pas moins montré généreux, et j'ai toujours eu l'intention de réparer, pour vos enfants, l'injustice commise par mon père. Charles connaît toutes les affaires importantes de l'étude, celles qui sont en suspens ; je ne veux pas qu'un ignorant ou un maladroit y mette les mains, il me semble que j'en serais malheureux, même dans l'autre monde. Donc je lui laisse mon étude par testament, et je n'y mets qu'une condition, c'est qu'il épousera Fanny si cela lui convient et à elle aussi. »

À ces paroles inattendues, les joues blanches de Fanny s'empourprèrent.

Charles, sans oser la regarder, voulut balbutier un remerciement.

« Ne me remerciez pas, interrompit le notaire, j'ai voulu assurer l'avenir de ma pupille et me donner un bon successeur, voilà tout. Je sais que vous vous convenez et j'aurais voulu vivre assez pour vous voir mariés ; mais j'ai été frappé trop subitement. Enfin vous arrangerez cela plus tard, quand je serai mort, ce qui ne tardera pas. Maintenant aidez-moi à remonter. Je le sens, je n'en aurais pas la force. »

En prononçant ces dernières paroles, il s'affaissa épuisé sur son fauteuil.

Monsieur Després et Charles le portèrent en toute hâte dans son appartement où, à peine arrivé, il perdit tout à fait connaissance, et, l'abandonnant aux soins de Perrine et de Fanny, ils sortirent.

Ils firent quelques pas en silence, et Monsieur Després, s'arrêtant soudain :

« Doublet t'avait-il fait pressentir qu'il te léguerait son étude à cette condition ? demanda-t-il.

— Jamais, mon père, j'en suis encore tout abasourdi.

— Cette petite Fanny te déplaît-elle ?

— Je n'en sais rien, je n'ai jamais pensé à elle, de cette façon du moins.

— Il faudra réfléchir à cela, Charles ; le pauvre homme n'en a plus pour longtemps.

— J'y réfléchirai, » répondit Charles dont la figure s'était singulièrement assombrie.

En ce moment René le frère de Mélite, qui traversait la place, les rejoignit. Pendant un quart d'heure environ ils causèrent de l'état désespéré de Monsieur Doublet, auquel le médecin n'accordait plus que quelques jours de vie.

Et quand le sujet de conversation changea, Charles salua et s'éloigna.

Alors on eût pu voir s'effacer une ombre qui apparaissait derrière une des fenêtres de la maison du notaire, et, si la chambre sourde avait eu de l'écho, un soupir mal étouffé fût parvenu aux oreilles du jeune homme, qui s'éloignait tout songeur sans avoir pendant cette longue halte levé une fois les yeux vers la façade grise.

Le lendemain matin le petit saute-ruisseau se présentait chez Monsieur Després avec une figure contractée qu'il essayait de rendre dolente. Son patron, qui, comme de coutume, s'était fait habiller et porter dans son étude, venait d'y expirer.

CHAPITRE IV

La mort du notaire Doublet ne fit pas événement à Damper, où tout accident de cette nature tendait à prendre plus ou moins les proportions d'un événement. À Damper on le regardait comme un homme obscur, insignifiant, insociable. C'était un bon notaire, mais ce n'était qu'un notaire, collé à son étude comme la moule à son rocher. De sa vie de labeur et de désintéressement, de son dévouement pour sa famille et pour la fille de celui qui avait été son bienfaiteur, de sa probité et de son intégrité bien connues, il n'était vraiment pas question. Que de dévouements échappent ainsi à l'appréciation des hommes qui ne songent pas même à honorer de leur estime les vertus qui leur sont le plus utiles ! Heureusement que ce ne sont pas les hommes qui sont chargés de les récompenser.

La sauvagerie de Monsieur Doublet, son ignorance des choses du monde, son éloignement systématique des affaires qui ne le regardaient pas, sa vie solitaire, avaient donc élevé autour de lui la barrière de l'indifférence publique, et cette indifférence avait fini par s'étendre jusqu'à sa fille adoptive. Quand, après les funérailles, Fanny repassa le front abattu et le sanglot aux lèvres le seuil de cette maison morne, devenue veuve de son maître, elle était seule. Personne ne s'était trouvé assez intimement lié avec elle pour oser la suivre.

Ce n'était pas que les femmes composant la société de Damper manquaient de bonté ; mais, chose rare, dans une petite ville, cette jeune fille qui était une des leurs, qui avait été élevée au milieu d'elles, leur était restée complètement étrangère. Enfant, elle avait été exclusivement livrée aux soins de la vieille Perrine qui était d'un caractère peu sociable ; jeune fille, elle avait vécu de la vie isolée de son tuteur, ce qui l'avait rendue d'une timidité insurmontable. Elle n'avait formé aucune liaison même parmi les jeunes personnes de son âge.

Monsieur Doublet n'avait jamais eu l'idée de se séparer d'elle et, pendant que les autres jeunes filles allaient achever leur éducation et s'habituer à la vie commune dans les pensionnats des villes voisines, elle avait continué à suivre l'externat tenu par des religieuses spécialement dévouées à l'éducation des enfants du peuple. Elle passa ainsi de l'enfance à la jeunesse sans ces transitions de physionomie, d'éducation et de toilette qui marquaient les étapes chez les autres. Les robes sombres et étriquées de l'adolescente s'allongèrent insensiblement, ses beaux cheveux qui pendaient sur ses épaules en nattes souples et brillantes prirent un arrangement moins enfantin et beaucoup plus disgracieux, elle tint plus souvent baissées ses longues paupières et instinctivement n'accompagna plus Perrine dans ses courses de ménage, ce fut tout. Elle était devenue grande et belle que personne, à Damper, n'avait paru s'en apercevoir, et, de cette jeune fille sérieuse, d'une timidité farouche, personne ne s'était rapproché.

Jusque-là elle avait peu souffert d'un isolement qui était entré dans ses habitudes ; mais dans ces pénibles jours il lui parut amer d'être seule, et l'isolement s'appela pour elle d'un nom plus triste : abandon.

Quand, l'enterrement fini, elle rentra dans son appartement, elle repoussa loin d'elle la petite table couverte des instruments qui servaient aux travaux féminins, occupation de la plus grande partie de son temps et, sans avoir le courage de changer de costume, elle s'assit d'un air accablé. Rien ne troublait le silence autour d'elle, on n'entendait que le bruit sec et régulier d'une horloge placée dans la chambre voisine qui était celle du mort. Chaque fois que le marteau de fer résonnait durement sur le timbre, Fanny tressaillait de tout son corps et puis pressait son front glacé de ses deux mains. Un moment, en relevant la tête, ses yeux plongèrent au-dessous d'elle sur la place. Elle recula vivement sa chaise, mais continua de suivre de l'œil les personnes qui avaient attiré son attention. La vue de ces deux promeneurs, on le voyait, changeait le cours de ses pensées. Charles Després était là et une expression nouvelle se peignit sur le visage de la

jeune fille, mais sans le désassombrir. De sa mémoire, engourdie en quelque sorte pendant ces heures funèbre, avait jailli un souvenir, celui des paroles prononcées par son tuteur la veille de sa mort. Ce qu'elle avait éprouvé de surprise, de saisissement, n'est pas facile à dire. L'affection que lui portait Monsieur Doublet ne se montrait pas tous les jours ; d'épanchements il n'en avait jamais été question entre eux. Il la traitait toujours en enfant et pour elle ne dérobaient pas une heure aux affaires qui l'absorbaient. Un lien puissant et invisible forgé par le dévouement, la reconnaissance et l'habitude, avait uni ces deux cœurs et il y avait eu déchirement quand la mort l'avait brisé ; mais entre ce cerveau d'homme de loi tout plein d'articles du code, de formules judiciaires, de papier timbré et ce cerveau de jeune fille où éclosaient naturellement les fraîches pensées, n'existait aucun moyen de communication.

Elle avait donc été profondément touchée en l'entendant exposer le plan qu'il avait formé pour son avenir, plan qui répondait à un sentiment intime si bien enseveli encore au fond de son propre cœur qu'elle se l'était à peine avoué à elle-même. Comment s'y était-il introduit, elle l'ignorait, et pourtant rien n'était moins surprenant. Une seule personne avait mis le pied dans ce qu'on pouvait appeler relativement l'intimité du vieux notaire, c'était Charles Després. Il était le fils de celui envers lequel Monsieur Doublet croyait avoir une injustice à réparer ; son esprit souple, insinuant, doué parfois d'une merveilleuse lucidité et qui trouvait son chemin dans les affaires les plus embrouillées, plaisait au vieux notaire et il voyait en lui son futur successeur, c'est-à-dire le maître à venir de cette étude, être abstrait, auquel il avait voué un véritable culte. Si Charles était cela pour le tuteur, il était de plus le seul être jeune, aimable et intelligent, qui approchât de la pupille. Sans être beau de la beauté de ses frères, il avait ce genre nerveux presque maladif qu'on est convenu d'appeler intéressant, il était soigné dans son extérieur, c'était l'élégant, le fashionable de Dampier, et son esprit captivait. Or il n'aimait rien tant qu'à faire parade de son esprit plus brillant que profond, plus fin qu'élevé. Son orgueilleuse nature

n'admettait jamais l'effacement. Dans une société d'hommes, il tranchait sur la masse par la vivacité de son intelligence servie par un aplomb imperturbable et une très grande facilité d'élocution ; devant les femmes quelles qu'elles fussent et quelque modéré que fût son désir de leur plaire, il se montrait gracieux, empressé et toujours spirituel. Il avait tout un arsenal de regards éloquents, de phrases adroites, de compliments voilés, qui le rendaient fort agréable ; il savait parler et se taire, paraître à propos et disparaître pour se faire désirer, et puis, l'effet produit, sa supériorité imposée et reconnue, il n'y pensait plus.

Il avait été pour la pupille de son patron ce qu'il était pour toutes les femmes ; mais Fanny dans son ignorance profonde du monde avait subi sans défiance, sans arrière-pensée, avait pris au sérieux son amabilité banale. C'était avec une joie bien franche qu'elle voyait venir de loin les jours désignés à l'avance, où son tuteur lui disait : « Il faudra mettre demain un couvert de plus, Fanny, Charles Després dînera avec nous. »

Il y avait trois ans que cette rêverie alimentait son imagination. C'était long pour un rêve et on pouvait craindre qu'elle ne finît par placer son bonheur en ce monde dans le changement de ce rêve en réalité.

Maintenant que la prévoyance de Monsieur Doublet avait brusquement tiré le voile tendu sur la situation et changé le vague espoir en une grave question d'actualité, la vue de celui auquel son tuteur avait en quelque sorte lié sa destinée lui faisait naturellement éprouver une certaine émotion et elle l'examinait avec un double intérêt. En ce moment ceux qui l'entouraient rendaient plus saillants ses avantages physiques, l'aisance de son maintien, l'élégance de sa taille, la distinction de sa démarche. Les frères et les neveux de Monsieur Doublet, de bons campagnards de l'aspect le plus vulgaire, deux ou trois jeunes gens de Damper, parmi lesquels comptait René Bonnelin, le second clerc, lui formaient un cortège qui le faisait brillamment ressortir. Toutefois dans la différence qui paraissait exister entre René et lui, il y avait peut-être une illusion d'optique, et, regardés de près, les deux clercs auraient pu produire une impression qui eût été au

désavantage du jeune Després. À ses traits d'une délicatesse un peu féminine, à l'expression indécise, inquiète de sa physionomie, on aurait pu préférer les traits irréguliers, mais nobles et bien caractérisés de René, l'expression énergique et réfléchie de sa physionomie. Mais ainsi, vus de cette distance et sous cet aspect, il n'y avait pas de comparaison possible. Les habits étriqués de René s'accommodaient mal avec l'ampleur de ses formes et nuisaient à l'aisance de sa tournure plutôt hardie qu'élégante.

Aussi les yeux de Fanny ne quittaient pas Charles qui semblait tout absorbé dans la conversation dont il tenait évidemment le dé, et elle n'avait pas un regard pour René qui marchait silencieux à ses côtés et dont les yeux se tournaient sans cesse vers la maison de son patron, comme pour en explorer la façade.

Le cours de ses réflexions fut soudain interrompu par un léger coup frappé à la porte. Elle n'attendait personne et elle répondit machinalement : « Entrez. »

Ce fut madame Després qui entra.

CHAPITRE V

EN apercevant madame Després, Fanny se leva rouge jusqu'aux tempes, mais demeura immobile. Madame Després s'avança avec empressement vers elle, lui prit la main et, avec la douceur d'accent qui lui était particulière, elle lui dit :

« Je n'ai pas voulu, ma chère enfant, laisser passer cette journée sans venir vous dire combien je prends part à votre chagrin. Plusieurs de ces dames m'auraient accompagnées si elles l'avaient osé. »

Fanny s'inclina sans parler, et puis, tout en balbutiant d'une voix tremblante un remerciement, elle avança un siège à madame Després. L'excellente femme ne passa pas son temps à lui prodiguer les consolations banales qui ne descendent pas jusqu'au cœur. Pressentant qu'en ce moment elle devait surtout souffrir de sa solitude, elle lui parla des sentiments affectueux et bienveillants dont chacun se sentait animé pour elle, des siens en particulier, de ceux de sa famille. Monsieur Després était à sa disposition, et, si elle avait besoin de conseil dans les affaires qui allaient suivre, il la pria de le regarder comme un second père.

À cette expression peut-être aussi imprudente qu'irréfléchie échappée du cœur de madame Després, Fanny tressaillit et voulut parler de sa reconnaissance. Elle balbutiait, elle hésitait, elle craignait d'en trop dire ; mais son visage ému, son regard éloquent, parlaient suffisamment pour elle. La vue de madame Després, les affectueuses inflexions de sa voix, sa physionomie empreinte d'une compassion tendre et vraie, avaient soulevé en son pauvre cœur une véritable tempête d'émotions. Si elle ne se fût retenue, si, en s'étudiant à comprimer en elle ce besoin d'épanchement si impérieux dans la jeunesse, elle n'eût acquis un grand empire sur elle-même, elle se fût en ce moment jetée avec bonheur dans les bras de cette douce femme qui, la première, apportait à l'orpheline abandonnée des paroles de consolation Sa timidité ordinaire la paralysa, et aussi l'exquise délicatesse de ses sentiments. Madame Després, c'était la mère de Charles, elle ne

TABLE DES MATIÈRES

Première partie	3
Chapitre I.....	3
Chapitre II	12
Chapitre III.....	18
Chapitre IV.....	25
Chapitre V	30
Chapitre VI.....	35
Chapitre VII	40
Chapitre VIII.....	45
Chapitre IX.....	49
Chapitre X	56
Deuxième partie	62
Chapitre I Méliste à René.....	62
Chapitre II René à Méliste	65
Chapitre III Méliste à René	69
Chapitre IV René à Méliste.....	72
Chapitre V Méliste à René	77
Chapitre VI René à Méliste.....	80
Chapitre VII Méliste à René	87
Chapitre VIII René à Méliste	92
Chapitre IX Méliste à René	97
Chapitre X René à Méliste	101
Chapitre XI Méliste à René	106
Chapitre XII René à Méliste.....	108
Chapitre XIII Méliste à René	110
Chapitre XIV René à Méliste	112
Chapitre XV Méliste à René.....	114
Chapitre XVI René à Méliste	116
Chapitre XVII Méliste à René.....	117
Chapitre XVIII René à Méliste	120
Chapitre XIX Méliste à René	124
Chapitre XX René à Méliste.....	128
Chapitre XXI Méliste à René	132
Chapitre XXII René à Méliste.....	137
Chapitre XXIII Méliste à René.....	138

Chapitre XXIV René à Mélite.....	140
Chapitre XXV Mélite à René.....	144
Chapitre XXVI René à Mélite.....	147
Chapitre XXVII René à Mélite.....	151
Chapitre XXVIII Mélite à René.....	153
Chapitre XXIX René à Mélite.....	155
Chapitre XXX Mélite à René.....	157
Chapitre XXXI René à Mélite.....	163
Chapitre XXXII René à Mélite.....	166
Chapitre XXXIII Mélite à René.....	169
Chapitre XXXIV René à Mélite.....	171
Chapitre XXXV Mélite à René.....	172
Chapitre XXXVI René à Mélite.....	174
Troisième partie	177
Chapitre I.....	177
Chapitre II.....	190
Chapitre III.....	193
Chapitre IV.....	198